NOUVELLE-ORLÉANS, 1er AVRIL 1905.

Livraison 2me. | 10e SERIE. | Tome I.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, EUG. ANTOINE, 434, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 434, RUE DE CHARTRES
1905.

Nouvelle-Orléans, 1er Avril 1905

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Réunion du 27 Janvier 1904.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Charles T. Soniat, Clément Jaubert, Edgar Grima, Albert Breton, Paul Capdevielle, Maurice Damour, Charles F. Claiborne, Dr. P. M. Fourguette et Bussière Rouen.

Monsieur L. V. Gofflot, Secrétaire de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis, et Monsieur Bertrand Nogaro, invités, assistent à la réunion.

Un grand nombre de dames et de messieurs assistent aussi à la réunion.

M. Fortier souhaite la bienvenue aux visiteurs distingués.

L'ordre du jour demande le renouvellement du bureau et sont élus à l'unanimité des voix :

MM. Prof. Alcée Fortier, président ;
Juge Emile Rost, 1er vice-président ;
Hon. Charles T. Soniat, 2nd vice-président ;
Edgar Grima, sous-secrétaire.

La parole est ensuite donnée à Mme Aimée Beugnot qui fait une admirable conférence sur " Les Châteaux de Bretagne." Le style de cette causerie est tout à la fois spirituel et captivant, et la conférencière reçoit de l'Athénée un vote de remercîments.

M. Bertrand Nogaro, invité à prononcer quelques paroles, s'occupe principalement de la famille française si mal représentée par certains auteurs modernes ; il exprime aussi le plaisir que lui cause l'existence à la Nouvelle-Orléans de sociétés dont le but est de perpétuer la langue et les traditions françaises.

M. Fortier dit que l'Athénée a reçu de M. Georges B. d'Anglade un exemplaire de son dernier roman : " Doit-on aimer," et de M. Henry Vignaud son livre sur Christophe Colomb.

Ces deux ouvrages, quoique différents comme genre, sont tous les deux fort intéressants : Le premier par son style gracieux, le second par sa grande valeur scientifique.

MM. Perrin et Bréant, artistes faisant partie de la troupe de comédie, se font applaudir bruyamment,

M. Perrin pour ses excellentes imitations de principaux artistes français et M. Bréant pour sa façon exquise de dire les vers.

M. Bussière Rouen propose que les dames soient admises comme membres de l'Athénée, et la Société par un vote unanime accepte sa proposition.

La soirée se termine par une petite fête artistique dont les frais ont été faits par Mlles Camille Gibert, Marcelle Peyrat, Anita et Lucie Bouligny, qui ont toutes été chaleureusement applaudies.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 25 Février 1905.

Présidence de M. Alcée Fortier

Membres présents : MM. Charles T. Soniat, Edgar Grima, Charles F. Claiborne, Fortuné Jaubert, Ferdinand E. Larue, Lucien Soniat, J. M. Vergnole et Bussière Rouen.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière réunion.

De nombreux invités assistent à la séance.

Le Président prend la parole et dit que l'Athénée a été plusieurs fois honoré par la présence de conférenciers français distingués dont les admirables conférences ont été fort goûtées par notre public d'élite ; il est heureux d'avoir, ce soir, le plaisir de présenter à ses collègues et à leurs invités, Monsieur le Comte Maurice de Périgny, qui a si généreusement consenti à nous parler de Frédéric Mistral, le poète du félibrige.

M. le Comte de Périgny remercie M. Fortier des bonnes paroles qu'il a prononcées à son égard et

s'occupe aussitôt du célèbre poète qui est le sujet de sa conférence. M. de Périgny a la parole facile et le tour de phrase gracieux et poétique ; il parle avec amour de Mistral et de ses œuvres qu'il cite et analyse les unes après les autres en en faisant ressortir avec art les innombrables beautés. Il explique l'origine du mot "félibrige" et ajoute que l'étymologie en est assez peu connue

Il parle aussi des attaques qui furent dirigées contre l'auteur de "Mireille" qui fut accusé de vouloir faire survivre le provençal au détriment de la langue française : accusation fausse et incompréhensible qui n'eut d'autre résultat que de faire admirer de plus en plus le noble et patriotique poète de la Provence. Mistral et ses émules ne croyaient pas être traîtres à la France en faisant des efforts pour perpétuer la langue si douce et si musicale qu'ils avaient apprise sur les genoux de leur mère. Le conférencier fait une fort jolie comparaison entre Mistral et ses amis luttant pour la préservation du provençal et les Créoles de la Louisiane qui, tout en étant de loyaux et zélés citoyens américans, ont voulu conserver dans leurs foyers la langue de leurs ancêtres.

Après avoir dit quelques jolis vers en provençal et les avoir traduits en français, M. de Périgny termine sa charmante et très intéressante conférence salué des chaleureux applaudissements de son nombreux auditoire.

M. Fortier, au nom de l'Athénée Louisianais, remercie M. le Comte de Périgny, pour l'agréable soirée qu'il a fait passer à ses membres et à ses invités.

Des remercîments sont, à l'unanimité des voix, votés à M. de Périgny.

M. Edgar Grimar lit un très joli poème de sa composition, auquel il a donné le titre "Le baiser." Ces vers sont charmants de finesse et de pensée et M. Grima reçoit sa juste part des acclamations.

M. Bussière Rouen parle de la proposition qu'il a fait adopter à la dernière réunion au sujet des dames, et il demande qu'un comité de trois soit nommé pour préparer les règlements par lesquels les dames seraient admises comme membres de l'Athénée. La requête de M. Rouen est accordée sans objections, et le Président nomme le comité suivant: MM. Bussière Rouen, Edgar Grima, et le Président ex-officio.

A neuf heures et demie l'ajournement est prononcé.

Séance du 21 Mars 1905.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Joseph A. Breaux, Edgar Grima, Ferdinand E. Larue, Dr. Félix A. Larue, Charles T. Soniat et Bussière Rouen.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le Secrétaire annonce qu'il a reçu deux manuscrits pour le Concours de 1904.

Les messieurs dont les noms suivent sont choisis par le Président pour l'examen de ces manuscrits: MM. Joseph A. Breaux, Emile Rost, Edgar Grima, Dr. Félix A. Larue et le Président et le Secrétaire.

M. le Juge Rost envoie à l'Athénée une ballade

qu'il a reçue de M. Paul Rabot, membre correspondant de l'Athénée, et le Secrétaire en donne lecture.

Les vers de M. Rabot sont de facture originale et spirituelle et ils ont pour titre : " Ballade des Don Quichottes."

Il est décidé de publier cette ballade dans les prochains " Comptes-Rendus " de l'Athénée.

L'Athénée a reçu du Cercle Français de Newcomb une invitation à sa fête annuelle qui doit avoir lieu demain soir, 1er avril.

M. Fortier lit quelques extraits du nouveau livre de M. Henry Vignaud, premier Secrétaire de l'Ambassade des Etats-Unis à Paris. " Etudes critiques sur la vie de Colomb, avant ses découvertes." Cette lecture est écoutée avec la plus grande attention par les collègues du Président. L'ouvrage de M. Vignaud est profond, sérieux ; il détruit certaines légendes se rapportant au découvreur de l'Amérique et fait honneur au talent et à l'érudition de l'écrivain distingué qui en est l'auteur.

M. Rouen fait remarquer à ses collègues que ce livre est dédié à M. Fortier ; en effet sur une page spéciale se trouvent ces mots : " Dédié à mon ami, Alcée Fortier, l'éminent historien de notre chère Louisiane."

M. Edgar Grima, parlant en son nom et au nom de ses collègues, désire prendre officiellement connaissance du grand honneur qu'a fait à notre Président, M. Henry Vignaud, et il désire que mention en soit faite dans le procès-verbal. Cette proposition est adoptée à l'unanimité des voix.

M. Grima promet, pour la prochaine réunion, de parler des prix Nobel, de Frédéric Mistral et de Jacques Jasmin.

A neuf heures et demie l'ajournement est prononcé.

CHRONIQUE DU VIEUX TEMPS.

C'est une bien simple histoire que ces quelques pages de notre Chronique Louisianaise. Elle a un seul mérite, celui de la vérité et celui, plus puissant encore, d'un souvenir douloureux mais toujours cher à tous les cœurs du Sud : le souvenir de cette Confédération héroïque, toute trempée du sang de nos pères et toute remplie de leur gloire.

La Confédération n'existe plus, mais il est bon de la faire renaître de ses cendres afin que la jeune génération présente, que les générations à venir, puissent échapper à cette triste faiblesse de l'humanité, l'oubli, et couronner d'une auréole la Confédération perdue, en disant : "Si nous avons été des vaincus, nous avons été des vaincus glorieux."

Quant à l'idée de la Confédération, elle peut rester en germe, le Temps, ce grand semeur, est patient, il tient les siècles dans ses mains.

Un Incident de la Guerre Confédérée.

Mon amie Christiane était une belle brune, au teint chaud, coloré, possédant des yeux magnétiques, pleins

de feu, et, surtout cette grâce suprême qui est un des plus grands charmes de la Créole.

Elle m'a raconté cet épisode de sa jeunesse et de la guerre confédérée, et je vous le donne dans toute sa véridique simplicité.

Que ne puis-je vous le dire avec cette émotion contenue, ce sentiment profond, né d'un douloureux souvenir, comme peuvent seuls l'éprouver ceux qui ont vécu les quatre années de cette lutte héroïque du Sud contre le Nord.

C'était en été, me dit-elle, ce triste été de 1863, pendant l'occupation de la Nouvelle-Orléans par les troupes fédérales. Nous étions tous autour de la table, mon père, ma mère, mes deux petites sœurs et moi. Par les fenêtres grandes ouvertes entraient à flot la lumière de la lune, de cette éclatante lune de nos étés louisianais qui vous fait douter s'il a jamais fait nuit.

De douces senteurs nous arrivaient des rosiers chargés de fleurs qui encadraient les fenêtres et la grande véranda de l'entrée. Nous parlions avec émotion et bien bas, tout bas, de la guerre ; les délations étaient fréquentes, les visites domiciliaires aussi, le régime militaire nous étreignait. Sous la discrète lumière de la lampe à abat-jour, de grands papillons nocturnes, aux ailes d'or, des hannetons bruns et veloutés, tourbillonnaient sans cesse, se frappaient au verre brûlant de la lampe et, tout étourdis, tombaient lourdement avec un bruit mat sur la table en fine mosaïque. Ma mère baissait son front pâle et attristé sur un livre qu'elle ne lisait pas ; mon père, sa belle

tête blanche un peu plus courbée, mais la physionomie toujours calme, impassible même, tâchait de relever son courage.

Mes deux frères étaient dans l'armée confédérée et, depuis plus d'un an que la ville était prise, malgré toutes les rumeurs de sanglantes batailles, jamais nous n'avions eu de leurs nouvelles. Ma pauvre mère était anéantie!...Sans se plaindre, sans murmurer, minée par le chagrin, par l'inquiétude, elle dépérissait à vue d'œil.

Tout à coup des pas rapides retentirent sur l'escalier de la véranda, puis deux coups furent frappés à la grande porte à jalousie de l'entrée. Il était dix heures; qui pouvait venir si tard?

Depuis la guerre il n'y avait plus de visiteurs, les hommes valides étaient partis, les femmes, trop occupées dans leurs ménages appauvris, ou trop tristes, ne sortaient plus. Ce ne pouvait être qu'un officier fédéral porteur de quelque ordre terrible et profitant des ombres de la nuit pour accomplir son œuvre. Mon père n'avait pas pris le serment exigé par l'autorité militaire qui nous tenait sous son talon de fer, et l'île aux Vaisseaux et ses infortunés prisonniers nous vinrent rapidement à l'esprit; envahis, vaincus, nous pouvions nous attendre à tout.

Une forme indécise se dessinait à travers les jalousies. Mes deux petites sœurs s'étaient collées aux jupes de ma mère, qui les avait attirées sur sa poitrine; je m'étais levée frémissante et me tenais debout les yeux fixés sur les jalousies entr'ouvertes. Mon père marcha froidement vers la porte, traversa le salon et

le corridor d'un pas lent et ferme. Nos cœurs battaient à se rompre, une émotion indéfinissable nous étreignait toutes.

Mon père tira le verrou et sortit sur la véranda ; un murmure de voix parvint à nos oreilles ; nous attendîmes dans un silence accablant. La porte se rouvrit aussitôt et la grande figure de mon père apparut. Il était suivi d'un homme jeune, svelte, plus petit, que la grande taille de mon père nous cachait. Mon père s'effaça en mettant un doigt sur ses lèvres ; le jeune homme s'avança, en souriant, et nous tendant les deux mains, nous étouffâmes un cri de surprise et de joie : c'était Pierre, mon cousin Pierre !

Parti un des premiers pour la guerre, avec mes deux frères, que venait-il faire ici, dans une ville occupée par les Fédéraux ?

A la surprise, à la joie du premier moment, succédait l'angoisse. Etait-il prisonnier sur parole ? ou bien, que venait-il nous apprendre ? Ma mère, en pensant à ses fils, était retombée presque inanimée dans son fauteuil en pâlissant. Pour entrer ici à la Nouvelle-Orleans, lui, Pierre, le rebelle, l'officier confédéré, il avait fallu une nécessité bien grande ; il courait cent fois risque de sa vie.

Pierre en voyant l'épouvante de ma mère qui le regardait les yeux pleins de terreur, se précipita vers son fauteuil et mettant un genou en terre, saisit ses mains glacées qu'il porta à ses lèvres et nous entendîmes ces mots qui rappelèrent ma mère à la vie : "Rassurez-vous, ma pauvre tante, je n'apporte pas de mauvaises nouvelles," et se relevant, il ajouta d'un

air assuré, d'une voix noble et fière, "il n'y a de danger que pour moi."

Nous nous élançâmes vers lui, le pressant de questions; il s'assit en souriant, il avait repris sa physionomie vive, ouverte et gaie d'autrefois; mes deux petites sœurs, sur ses genoux, l'accablaient de caresses, leur bon ami Pierre qui, tout grand qu'il était, s'amusait à les faire jouer, à les faire rire; comme elles étaient contentes de le voir!... Moi, plus grande et devenue timide, j'osais à peine m'appuyer au dossier de sa chaise. C'était pourtant bien Pierre, mon cousin, mais il m'inspirait quelque chose que je n'avais jamais ressenti jusque-là: c'était un héros!

Je puis alors remarquer l'étrange costume qu'il portait. Mon cousin Pierre qui était parti superbe, sous son brillant costume d'officier confédéré, m'apparaissait en guenilles: pantalon, habit, chapeau, troués et percés, souliers défoncés, enfin une vraie loque, et pourtant sous ses haillons, sa figure mâle et fière lui conservait toujours un air de gentilhomme. Il se retourna sur sa chaise pour mieux me voir, et sa figure expressive prit une expression particulière; il me regardait d'un air surpris, charmé; sans doute il me trouvait bien grandie et changée depuis deux ans.

Il nous raconta que son général, voulant s'assurer du nombre des troupes fédérales à la Nouvelle-Orléans, avait demandé un officier de bonne volonté auquel on pût se fier, et d'une bravoure à toute épreuve. Plusieurs s'étaient offerts; il ne manquait pas de braves dans l'armée du général Taylor,

entre autres Pierre, qui aimait les entreprises aventureuses.

Pierre fut choisi. Fils d'habitant, chasseur intrépide, il connaissait tous les chemins et les détours des bois, toutes les sinuosités et les positions des moindres bayous ; sa bravoure, sa témérité même étaient connues dans l'armée ; il pouvait entrer et sortir de la ville en éludant les sentinelles ennemies ; il disait n'avoir rien à craindre que la trahison.

Il nous donna des nouvelles de ses amis, mes frères ; le cadet avait été blessé en Virginie après une action d'éclat, et avait été sauvé par l'héroïsme d'une jeune garde-malade qui s'était dévouée aux services des blessés confédérés dans les hôpitaux de Richmond.

L'autre, Jacques, était la gaieté, la joie de ses compagnons d'armes, auxquels il faisait oublier leurs fatigues en leur improvisant des chansons de sa façon, pendant les longues marches forcées pour surprendre les ennemis. Il avait eu ces détails récents par des prisonniers confédérés échangés qui avaient repris service dans les armées du Sud.

Mon père arrêta enfin son bavardage, et lui mettant la main sur l'épaule lui demanda : "Pierre as-tu dîné?" Pierre rougit, me regarda, et avoua ingénument que depuis le matin il n'avait pris qu'une tasse de café noir et un morceau de pain. Sur un signe de mon père, je me hâtai de lui porter ce que nous avions. C'était un souper frugal, je soupirai en le lui portant. Quelle différence de nos succulents et somptueux repas avant la guerre ! Mais aussi quelle joie de servir ce noble et jeune héros qui par pur patriotisme

jouait si gaîment sa vie. Le souper se prolongea jusqu'à minuit; il aurait duré jusqu'au jour si mon père n'eût forcé Pierre à se retirer pour prendre un peu de repos.

Sans penser un instant aux risques qu'il courait, que nous courions tous, mon père lui offrit un gîte. C'était la chambre d'un de mes frères. Depuis son départ ma mère seule y pénétrait pour y pleurer à son aise et la tenir aérée. Perchée si haut qu'on l'appelait le Colombier, cette chambre, séparée du corps de logis principal par le vaste logement inhabité des anciens esclaves, était à l'abri des regards indiscrets. Une petite porte donnant accès dans la rue, au bas d'un long escalier, mettait Pierre à même de partir quand il voudrait.

Que de larmes nous versâmes quand il se leva enfin pour nous quitter. Quand le reverrions-nous? Echapperait-il à tous les périls qui l'entouraient? Il avait fixé son départ au lendemain, sa téméraire mission étant terminée. Mais, hélas! tout était encore à craindre, des noirs surtout, de véritables espions qui nous guettaient, de ses ennemis, les vigilants Fédéraux, de ses amis mêmes dont la trop grande sollicitude pouvait le trahir.

Pierre s'arracha des bras de ma mère, me baisa timidement au front, couvrit de caresses mes deux petites sœurs, pressa les mains de mon père et s'élanca hors du salon. Il connaissait le Colombier de longue date.

En proie à une indicible émotion, je montai lentement l'escalier de la chambre que j'habitais au second

étage et, dénouant mes longs cheveux qui tombèrent en flots bouclés sur mes épaules, je me mis à genoux devant la fenêtre du jardin, la tête inclinée sous ce beau ciel resplendissant. Une ardente prière s'échappa de mon cœur, je murmurai tout bas le nom de Pierre. Soudain des pas furtifs foulant les feuilles sèches du magnolia près de ma fenêtre, attirèrent mon attention. J'abaissai vivement les yeux et, debout, sous les flots lumineux de la lune, je reconnus Pierre.

Pierre me contemplait avec ravissement, il semblait en extase; sous son regard, je sentis mon cœur battre à se rompre. Mais, quelle imprudence!...par la haute grille du jardin on pouvait voir tout ce qui s'y passait et Pierre courait le risque d'être épié, reconnu, pris et fusillé! "Pierre, lui dis-je d'un souffle, avec terreur, que faites-vous là? Si l'on vous surprenait!"..."J'ai voulu vous revoir Christiane," murmura-t-il à voix basse, mais je l'entendis distinctement. "Je veux vous dire un mot, un seul, c'est l'espoir de ma vie, qui sait si je vous reverrai, Christiane, ce mot brûle mes lèvres, il faut que je vous le dise, Christiane, je t'aime!..." Un éblouissement me saisit, je me sentis défaillir et je me retins à l'appui de la fenêtre, l'émotion suspendit la parole sur mes lèvres. Pierre se méprit à mon silence, il mit un genou en terre et dit en étendant vers moi ses deux mains suppliantes: "Christiane... je t'en supplie... que j'emporte au moins un espoir!" A ces mots, dits d'un accent désespéré, je retrouvai mes forces et, détachant vivement la croix d'or et le collier qui ne me quittaient jamais, je les lui jetai, et je m'enfuis

pour ne pas le retenir en lui jetant ces mots : "Pierre si vous m'aimez, sauvez-vous !"

Deux heures plus tard la maison était envahie par une troupe de soldats fédéraux. Avertis, guidés par les noirs, ils avaient saisi les clefs de la maison, ouvert toutes les portes, parcouru toutes les chambres, enlevant à nos yeux tous les objets précieux, s'emparant des chevaux, et, nouveaux Vandales, piétinant les rosiers du jardin, arrachant les tentures, ravageant la maison. Mon père, gardé à vue par deux hommes armés, ne pouvait offrir aucune résistance. Ma mère, mes sœurs et moi, à genoux devant le divin Crucifié, nous priions.

A notre indicible terreur, toujours guidés par les noirs, les soldats se dirigèrent vers le Colombier.

Pour nous c'était la confiscation de nos biens et la misère profonde, pour mon père les travaux forcés à l'île aux Vaisseaux, la mort lente et douloureuse du prisonnier à la chaîne. La maison était entourée, Pierre ne pouvait s'évader. Nous attendîmes avec augoisse, avec terreur, le retour des soldats. Un grand bruit de pas et de voix, un cliquetis d'armes, nous annoncèrent leur retour. Les yeux rivés à la porte où les soldats devaient entrer, je m'attendais à voir apparaître entre leurs fusils à baïonnettes la figure noble et résolue de Pierre . . . mais . . . les soldats revinrent seuls, l'oiseau s'était envolé sans laisser de traces. L'officier à la tête de l'escouade crut que la délation était une vengeance des noirs. C'était un grand jeune homme blond, sec et raide dans son uniforme ; il s'inclina devant les cheveux blancs de mon père,

marmota quelques mots inintelligibles, donna un commandement bref et rapide ; les soldats se rangèrent en file et bientôt nous les entendîmes descendre l'escalier et leurs pas réguliers battre le pavé de la rue. Nous étions sauvés ! . . . Ils étaient partis !

Nous sûmes plus tard par une lettre de Pierre qui me parvint par miracle, que, craignant pour nous les conséquences d'une délation, il n'était pas retourné au Colombier, mais avait résolu de quitter la ville à l'instant, rattaché à la vie par le fragile trésor qu'il emportait. Il avait gagné les bois, retrouvé sa pirogue, cachée dans les ajoncs, et par des sentiers perdus, que lui seul connaissait, couchant dans les taillis, se nourrissant de fruits sauvages, il avait enfin gagné les retranchements confédérés avec toutes les informations précieuses qu'il avait recueillies.

Ces informations sur l'armée du général Banks, aidèrent sans doute le général Taylor et le général Mouton, dans les mouvements stratégiques qui se terminèrent par les deux sanglantes victoires que les Confédérés remportèrent à Mansfield et à Pleasant Hill, les 8 et 9 avril 1864.

Mais cette dernière date fut fatale à Pierre. Une indicible émotion saisit Christiane à la gorge . . . elle se tut. Je me penchai vers elle ; elle laissa tomber sa belle tête sur mon épaule, et resta un moment immobile comme accablée sous le poids de ce fatal souvenir. Quand elle releva la tête de grosses larmes coulaient silencieusement sur ses joues pâles. Je pris ses deux mains dans les miennes et les serrai d'un élan sympathique, elle continúa son récit à voix basse. Après la

bataille de "Pleasant Hill," Pierre manqua à l'appel. Ses amis le cherchèrent sur le champ de bataille et le retrouvèrent plus tard, parmi les morts. Ses deux mains crispées tenaient encore la croix d'or et le collier, qui sont encore là, dit-elle, avec effort, sur mon cœur.

L. AUGUSTIN FORTIER.

Ballade des Don Quichottes.

Dite par Mlle Marva, au Théâtre des Arts, le 28 Juin 1905.

I.

Les enfants vers les astres ronds
Tendant leurs gentilles menottes,
En prenant pour des liserons,
Un peu haut perchés sur des mottes,
Ces fleurs d'or que nous espérons
— Croyants, incrédules, dévotes —
Voir un jour luire sur nos fronts . . .
Les enfants sont des Don Quichottes.

II.

Ceux qui sentent les éperons
Tinter aux talons de leurs bottes
Aux appels vibrants des clairons,
Qu'ils soient ou non compatriotes,
Allemands, Japonais, Hurons,
Qu'ils fassent trouer leurs capotes
Seul à seul ou par escadrons,
Ce sont de vaillants Don Quichottes.

III.

Et les poètes, tâcherons
Portant l'espoir à pleines hottes,
Avec des rêves pour chevrons
Sur les lambeaux de leurs marottes,
Eux qui se disent : " nous vivrons
Comme des rois ou des ilotes,
Mais toujours avec des fleurons."
Ceux là sont les vrais Don Quichottes!

ENVOI :

Princes, truands, bourgeois, barons,
Grandes Dames, humbles Javottes,
Beautés superbes, laiderons,
Saluez bas les Don Quichottes.

PAUL RABOT.

Le Baiser.

L'enfant au berceau pleure et pour le consoler
Vous cherchez vainement ce qu'il est bon de faire.
Demandez au mignon pourquoi se désoler,
Dans un si petit cœur pourquoi tant de misère,
Pourquoi ce gros chagrin. Et s'il pouvait parler,
L'enfant dirait : Je veux un baiser de ma mère.

Si plus tard à l'école il se laisse punir,
N'ayant pour ses leçons que de l'indifférence.
S'il ne sait pas qu'il a devant lui l'avenir ;
Qu'en ses mains est le sien et qu'il faut qu'il y pense :
C'est qu'il n'a pas sa mère et que, pour le bénir,
Il n'a ni son baiser ni sa douce influence.

Le temps passe et bientôt ce n'est plus un gamin.
Dans la rude mêlée où le destin l'engage,
Moins à craindre seront les écueils du chemin,
Plus douce la montée et léger le bagage,
Lorsqu'une femme aimée, en lui prenant la main,
Aura, dans un baiser, su lui dire : Courage.

Et maintenant que l'âge a sur son front placé
Son doigt et qu'il est temps que le vieillard repose ;
Maintenant qu'il est sombre et pleure son passé ;
Pour chasser ce ton noir et le changer en rose,
Ce qu'il lui faut encor, c'est sur ce front plissé
De sentir qu'un baiser d'un cœur tendre se pose.

Février 1905. E. GRIMA.

Il est difficile de se procurer les œuvres poétiques de nos vieux auteurs louisianais. Aussi est-ce avec plaisir que nous reproduisons ici quelques charmants poèmes de Dominique Rouquette et de Mme Emilie Evershed.

Dix-sept ans après, ou 1830 et 1856.

PAR DOMINIQUE ROUQUETTE.

Oh ! dix-sept ans ont fui depuis que, dans Lutèce,
En exil, et le cœur inondé de tristesse,
Chaste fleur des grands bois, pudique Céluta
Sur l'Hélicon français ma Muse débuta.
Béranger consola, dans son humble ermitage,

D'un baiser paternel la pauvre enfant sauvage,
Hugo, Barthélemy, Lesguillon et Deschamps
D'une oreille indulgente ont écouté ses chants ;
Souvestre, qu'aujourd'hui pleure hélas! la Bretagne,
Emu de la candeur de ma vierge, au bleu pagne,
De fleurs se mariant à de beaux genêts verts,
Lui fit une couronne en répétant ses vers ;
Berthaud, la saluant d'un adieu poétique,
Suivit longtemps du cœur son vol vers l'Atlantique.
Oh! dix-sept ans ont fui, depuis que dans Paris,
Apparaissant soudain à ses regards surpris,
" Belle de sa beauté, belle de poésie,
Humble et fière à la fois, ma sauvage Aspasie,
Chantant, comme un oiseau de l'Amérique en fleurs
Désarma la critique attendrie à ses pleurs...
Aujourd'hui, dans les bois vivant insoucieuse,
Ne voulant plus revoir la ville pluvieuse,
Ne voulant plus quitter ces grands bois enchanteurs,
Ces joncs harmonieux peuplés d'oiseaux chanteurs.
Où vit seule avec elle, en son nid de lianes,
Ermitesse Psyché, la Muse des Savanes ;
Exilée au désert, cachée au bord d'un lac,
Dont la brise caresse et berce son hamac ;
Pauvre, mais sans trouver la pauvreté trop rude,
Ayant pour seul trésor Dieu dans la solitude.
Ma Muse anachorète élève encor la voix,
Vous l'avez écoutée une première fois ;
Comme une jeune sœur vous l'avez consolée,
Hirondelle frileuse à Paris exilée ;
Vous l'avez écoutée, émus, et souriant
A l'enfant des forêts qu'aimait Châteaubriand,

Frères, écoutez-la de nouveau ; dans l'absence,
Son cœur, brûlant d'amour et de reconnaissance,
Loin de vous oublier, garde un culte éternel,
A tous vos luths bénis ; de son luth fraternel,
Ecoutez les accords de sauvage harmonie,
Le souvenir l'inspire à défaut de génie,
Frères, écoutez-la ; sous un beau ciel ami,
Ecoutez-la—Deschamps, Hugo, Barthélemy
Béranger et Berthaud ; ce qu'elle vous demande,
Ce n'est pas pour son front une fraîche guirlande ;
Ce n'est pas, cœurs d'élite, auditoire choisi,
L'ouragan de bravos dont s'enivre Grisi,
Quand Paris qu'elle émeut, Paris qu'elle électrise,
Couvre, inonde de fleurs cette fleur de Venise;
Elle n'a pas besoin, ma brave C ,
Des applaudissements que mendiait Pasta.
Oh non! ce qu'elle veut, ma sauvage Egérie,
Mon amante au désert, ma compagne chérie,
C'est vous prouver à tous, ô favoris des dieux,
Que nous gardons un culte au sol de nos aïeux,
Qu'héritiers des vertus de la chevalerie,
Fils non dégénérés de la Mère-Patrie,
Quand le vieux Béranger entonne une chanson,
Nos lyres à l'envi vibrent à l'unisson;
Que lorsque vous chantez sentant nos cœurs se fondre,
Nous pouvons en français tous encor vous répondre.
Qu'électrisés aux mots et de gloire et d'honneur,
Tous les Louisianais sont français par le cœur!
O France! Nous t'aimons et nous chantons tes gloires,
Nous avons des lauriers pour toutes tes victoires;
Le dernier cri vainqueur de l'aigle impérial,

A trouvé dans nos cœurs un écho filial;
Nous avons de bravos salué ton armée,
Triomphant, héroïque aux champs de la Crimée.
Nous sommes tes enfants! enthousiaste Etat.
Du sol de Washington le plus brave soldat;
Naguère au feu l'on vit la Louisiane entière
Marcher comme un seul homme au premier cri de guerre;
Fille digne de toi, belle sous le drapeau,
Elle a donné son sang, l'a versé comme l'eau;
Jeune et fière géante, ayant ta haute taille,
Sans reproche et sans peur, sur les champs de bataille,
A l'ombre des boulets, sous le feu du canon,
Vaillante elle a conquis le glorieux surnom;
Beau surnom dont est fier mon cœur patriotique,
De ce chevalier Bayard des Etats d'Amérique!

François Dominique.

Le retour au désert, ou la nature et le poète.

PAR DOMINIQUE ROUQUETTE.

J'étais d'une tristesse morne,
Je contemplais, avec horreur,
Ces pins, cet espace sans borne,
Qui ne parlait plus à mon cœur....

Hélas! ô cœur que rien n'allège.
Brise donc enfin ta prison!
Vœ soli! triste, m'écriai-je!
Vœ soli! la Bible a raison!

Malheur à l'homme solitaire !
Malheur à tout Hilarion !
Malheur à tout nouveau Macaire !
Solitude ! ô dérision !

Oh ! loin de ces fleurs que je foule,
Loin des forêts, loin du désert,
Rendez-moi la ville et la foule,
Où l'on s'étourdit et se perd !

Le silence des bois me tue !....
Dans les grands centres populeux,
Rendez-moi le bruit de la rue,
Les cris, les pas, les flots houleux.

De ces fièvreuses multitudes,
Fourmis aux bataillons épais...
Je ne veux plus des solitudes !
Je veux le bruit et non la paix !

Mais quand ainsi je me lamente,
Ne sachant où porter mes pas,
Voilà que la Nature aimante
Me prend et me berce en ses bras :

" Oh ! qu'as-tu, mon fils, doux poète,
Cœur si bon, de douleurs chargé. "
Comme vite a blanchi sa tête !
Pauvre enfant comme il est changé !

Qu'est-il allé faire à la ville,
Naïf poète, enfant des bois,
Parmi cette foule servile?....
Il était heureux autrefois !

Gai comme un oiseau de savane,
Chantant toujours une chanson,
Il avait bâti sa cabane,
Ainsi qu'un nid dans le buisson!

Volant par bandes familières
Sur sa hutte de latanier,
Les rouges cardinaux, ses frères,
Disaient: "On ne peut le nier.

Dans sa cellule érémitique,
Toujours priant à deux genoux
Avec notre sœur la moustique,
L'ermite est plus heureux que nous."

O mon fils, à celle qui t'aime,
Parle à cœur ouvert aujourd'hui!
D'ou vient cette langueur extrême?
Pourquoi ce deuil et cet ennui?

Quelle est de ta tristesse amère
Le secret que tu veux cacher?
Enfant, n'aimes-tu plus ta mère?
Ton cœur craint-il de s'épancher?

Parle!...à l'ombre de ces vieux chênes,
Nul témoin ne peut t'écouter,
Parle!...Aurais-tu repris les chaînes
Que l'on te vit longtemps porter?

De quelque trompeuse sirène
Ayant trop écouté la voix,
Tu n'as plus la beaute sereine
Qui dorait ton front autrefois?

Au sombre amour, passion folle,
Hélas! t'étant abandonné,
De ta radieuse auréole
Tu nous reviens découronné!

Mon fils, il en est temps encore!
Écoute la voix des déserts!
Ecoute la forêt sonore!
Elle te dit: Brise tes fers!

Préfère les fleurs des prairies,
Tes frères, les oiseaux chanteurs,
A ces femmes, roses flétries,
Laufellas, aux souris menteurs!

Portant des faux cheveux d'ébène,
Ce sont, sous un masque brillant,
Les caïmans de la fontaine
Que nous décrit Chateaubriand!

Allons, mon fils! mon fils! courage!
Fais encore un dernier effort!
Ah! quand il le veut, à ton âge,
Le chrétien, l'homme est toujours fort!

L'amour, à ton âge est un crime!
Crains la femme, ange corrupteur!
Jette la foi comme un abîme!
Entre les femmes et ton cœur!

Mon fils, reste dans ta retraite,
Seule avec la Muse, ta sœur,
Près de ton frère anachorète
Et de ton frère le chasseur.

Et cette voix dont je m'abreuve
Sous les pins, aux dômes épais,
Dans mon cœur, fait ainsi qu'un fleuve,
Couler l'espérance et la paix !

Le lendemain, dans l'attitude
D'un vieil ermite recueilli,
Je bénissais la solitude,
Et ne disais plus : Vœ soli !

FRANÇOIS DOMINIQUE.

O beata solitudo ! O sola beatitudo.

Oh ! qui me donnera les ailes
De mes voyages d'autrefois ?
Au fond des forêts éternelles,
Dans les déserts de nos grands bois ;

Je fuirais, bien loin de la ville,
Dans des lieux que nul œil ne vit
Avec le corbeau de Virgile,
Et le pélican de David ;

Je vivrais dans la solitude,
Sous une hutte de bois gras,
Dans un Scéthé sauvage et rude
Inconnu même du Chactas ;

Eloigné de tous ceux que j'aime,
Dans cet inaccessible lieu,
Amis, je m'oublierais moi-même,
Pour ne plus penser qu'à ce Dieu

Qui ne descendit sur la terre,
Envoyé providentiel,
Qui ne mourut sur le Calvaire,
Que pour nous mériter le Ciel ! F. D. R.

La mort aveugle.

La Mort frappe l'enfant au berceau sans pitié,
Et l'impotent vieillard par elle est oublié !
Elle effeuille brutale, implacable et jalouse
" Les boutons d'oranger sur le front de l'épouse; "
Elle pose, en fuyant, sa dure et froide main
Sur une bouche rose et promise à l'hymen.
Elle fauche partout les fleurs de la famille,
Aujourd'hui Regina, demain Blanche ou Camille;
Et n'ose, de sa faux, toucher le front sacré,
De l'égoïste heureux, de l'avare abhorré! F. D. R.

Par Madame Emilie Evershed.

A Madame Emilina Locke.

A toi ! ma noble enfant, j'offre ces faibles vers;
Puissent-ils quelquefois, à ces momens divers
    Où, de tristesse prise,
L'âme souffre et gémit, rappeler à ton cœur,
Tous tes jeunes baisers, comme un parfum de fleur
    Emportés par la brise !

Et puisses-tu passer quelques heureux momens;
Si tu trouves parfois quelques beaux sentimens
Dans ce trop faible ouvrage,
Alors, dis-toi tout bas : — " Quand ma mère traça
Un suave portrait, c'est moi qu'elle esquissa
Dans cette pure image ! "

Puis si tu crois encore entrevoir un regret,
Et que trempé de pleurs il ait comme un reflet
Quand une fille chère
Sur sa tête de vierge a mis de blanches fleurs
Pour aller à l'autel—quand sa mère a des pleurs,
Alors pense à ta mère !

Quand le jour baissera de mon dernier soleil,
Et quand je dormirai de mon dernier sommeil,
Dis-toi : — " C'est mon image
Que l'âme de ma mère emporte aux rayons d'or,
Car si l'on peut aimer, certe elle m'aime encor
Par-delà le nuage !

Jeunes Filles et Fleurs.

Au bal, de ces fleurs enivrantes
Que pressent vos doigts délicats,
Qui parent vos têtes charmantes
Et qui s'effeuillent sous vos pas ;
Le jasmin léger et fragile,
Vous dit : En tremblant sur vos cœurs,
Le plaisir et le temps mobile
Passent—jeunes files et fleurs.

Quand viennent les danses nouvelles,
Vous oubliez vos frais bouquets ;
Lorsque le plaisir sur ses ailes
Vous murmure de doux secrets,
Regardez : la rose pâlie
Qui penche sur vos jeunes cœurs
Vous dit :—L'amour, hélas ! oublie
Et fuit—jeunes filles et fleurs.

Quand sous vos gazes transparentes,
Vous passez, légers tourbillons,
Quand sous les regards, palpitantes,
Vivant de ces émotions,
Quand le myrte s'effeuille et tremble,
Aux vifs battemens de vos cœurs,
Il dit :—Bonheur, amour, ensemble
S'en vont—jeunes filles et fleurs.

La Poésie Toujours.

Madame D***, jadis jolie,
Femme d'esprit qui sait vieillir
Dans une intime causerie,
L'un de ces soirs laissait jaillir
De son esprit mille étincelles,
Et sous ce feu roulant de traits,
De malices, de bagatelles,
J'étais surprise et l'écoutais ;
—"Quoi, seriez-vous ce soir sévère,"
Me dit-elle d'un air railleur?

“ Je vais essayer de vous plaire,
“ Car je me sens en belle humeur ;
“ Je vais vous parler poésie :
“ Et surtout j’aurai soin de vous parler bien bas,
“ Franchement, répondez, ne vous semble-t-il pas,
“ Que chacun à sa fantaisie
“ Interprète ce mot? pour moi, je crains vraiment
“ D’entendre dire un jour—un melon poétique!
“ Dans cette rage frénétique
“ De poétiser tout, je tremble également,
“ Qu’un ragoût ait sa poésie!
“ On dit bien qu’un habit est poétiquement
“ Coupé—porté, passe la fantaisie,
“ J’admettrais même à la rigueur
“ Qu’un manteau bien drapé—quelle bonne folie,
“ Un peu plus j’aurai la fureur
“ De suivre le torrent qui veut qu’on poétise
“ Les plus minces objets—puis, et puis tout, ma foi,
“ Car j’ai souvenance, je croi
“ De monsieur B*** dont la franchise
“ Est presque naïve, et si bien
“ Qu’un jour ce bon mathématicien
“ Disait d’un ton presque emphatique :
“ Que son âme trop poétique,
“ Usait sa vie et creusait son tombeau,
“ Comme une épée use un étroit fourreau!
“ Il avait bien ce jour le visage un peu blême
“ Car il venait, je crois, de résoudre un problème.
“ Enfin la poésie est applicable à tout :
“ Car il est un priseur qui fait le romantique,
“ Croyant se rajeunir et qui vise au bon goût,

“ Qui se croit l’air rêveur et même poétique,
“ Quand à longs traits il prise en regardant le ciel,
“ Ou même le plafond, tourmentant une idée
“ Dont il croit son âme inondée ;
“ Quand le tabac prisé, le destin trop cruel
“ Réduit, hélas ! l’idée à l’état naturel !

“ N’allez pas croire, mon amie,
“ Me dit la maligne en riant :
“ Qu’il me prenne la fantaisie
“ De parler mal, même en jouant
“ Du cigare — mais sa fumée
“ Vaut les pastilles du sérail,
“ J’en ai lu le joli détail
“ Par un fumeur, poète à grande renommée,
“ Et c’est-dit-il : — la plus suave odeur,
“ Préférable à toute senteur !
“ A ses nuages bleus, son âme de poète
“ Se dilate et s’enivre et mille fois répète
“ Oh ! oui, cigare, on doit un jour te voir
“ Admis au plus galant boudoir,
“ Oui, ta fumée éveille le génie !
“ Et le poète en sa manie
“ Ferait presque de ses fumeurs
“ Autant de poètes rêveurs !

“ Mais on fera si bien, je pense,
“ Que nous serons forcés d’imiter les Chinois
“ Pour ce mot poésie, et d’enfler notre voix,
“ Ou la diminuer, selon la différence
“ Qui sera convenable à cette épidémie :

" Mais si cette monomanie
" Avec le temps augmente un peu,
" Il est à croire qu'en tout lieu,
" On verra des barbiers poètes :
" Qui raseront à très grand prix,
" Et qui pompeusement diront mille sornettes,
" Qu'ils nommeront poétiques récits !

" Si dans son humeur pacifique,
" Il arrivait que nous vissions un jour
" L'épicier vouloir à son tour
" Qu'un fromage fût poétique !
" Et qu'il le vendit sous ce nom ;
" Parce qu'un poete en renom
" L'aurait payé d'un conte drolatique !
" Jadis on payait en chansons,
" L'un et l'autre moyens sont bons.

" Si ces immenses poésies
" Allaient, comme une autre Babel,
" Mettre en confusion en France les génies ;
" Qui parerait ce coup mortel ?
" Mais que dis-je, jamais en France
" Le bon goût ne saurait mourir,
" Il peut bien errer ou faiblir
" Il renaît de sa propre essence !